

Nous nous sommes souvent sentis en devoir de souligner que l'anthroposophie est une " science ", et non une " philosophie, de l'esprit. À titre d'exemple, nous tenterons par conséquent de considérer, du point de vue scientifico-spirituel, quelques brefs passages des Leçons munichoises sur l'histoire de la philosophie moderne de Friedrich Wilhelm Joseph Schelling: à savoir de l'un des plus grands philosophes de l'esprit.

C'est vrai – écrit-il – que " le monde extérieur existe pour moi, dans la mesure où dans le même temps, moi j'existe et suis conscient de moi (cela se comprend tout seul); mais il est aussi vrai, vice versa, que " dès que moi j'existe pour moi, à peine suis-je conscient de moi, dès que je dis: Je suis, je trouve ce monde déjà existant, et que donc, en aucun cas, le Je déjà conscient ne peut produire le monde ". C'est pourquoi l'on devrait " remonter avec ce Je, à présent devenu conscient de soi en moi, à un moment où il n'était pas encore conscient de soi ", et donc " admettre une région au-delà de la conscience actuellement existante, et une activité qui ne se présente plus directement elle-même dans la conscience, mais seulement au moyen de son résultat (...) le " Je suis " n'est donc justement que l'expression du retour à soi, et donc ce retour à soi qui s'exprime dans le " Je suis " présuppose un état dans lequel le Je était en dehors et éloigné de soi. Étant donné que ne peut revenir à soi que ce qui était auparavant en dehors de soi. Le premier état du Je est donc un état dans lequel il est en dehors de soi ": mais le " Je, parce qu'il est pensé par-delà la conscience, n'est pas encore, justement pour cela, le Je individuel, étant donné qu'il ne se détermine précisément comme Je individuel que dans son retour à soi. Donc, le Je pensé au-delà de la conscience, ou du " Je suis " exprimé, est, pour tous les individus humains, identique et même: il devient en chacun, son Je, son Je individuel, parce que justement en lui il revient à soi (...) Sans doute, parce que le Je devient un Je individuel – ce qui s'annonce justement au moyen du " Je suis " – et qu'il est donc arrivé au " Je suis " par lequel commence sa vie individuelle, il ne se souvient plus de la voie qu'il a parcourue jusqu'à ce point, parce que, comme le but de cette vie-ci c'est justement la conscience, il (le Je devenu à présent individuel) a parcouru inconsciemment sans la savoir la voie qui devait mener à la conscience " (1)

Eh bien! Pour passer de ces abstraites (quoique lumineuses) réflexions de nature philosophique à celles de nature anthroposophique, il faut avant tout rentrer dans l'orbite de l'expérience humaine effective.

Tout ce que dit Schelling du rapport que l'homme a avec le monde, vaut en effet in primis, pour le rapport que l'homme a avec lui-même.

" Dès que moi, j'existe pour moi, à peine suis-je conscient de moi, à peine dis-je: Je suis, je trouve " déjà existant ", non seulement le monde, en effet, mais aussi et en premier lieu, moi-même.

" Remonter avec ce Je, désormais en moi devenu conscient de soi, à un moment où il n'était pas encore conscient de soi ", veut par conséquent dire remonter à des états " préconscients " qui continuent d'exister, en moi, dans " une région au-delà de la conscience actuellement existante " .

" Au-delà " de celle-ci, à savoir de la " région " éveillée du penser, n'existent pourtant que la " région " subconsciente du sentir et la " région " inconsciente du vouloir.

Tout comme, donc, ce " retour à soi qui s'exprime dans le " Je suis " présuppose un état dans lequel le Je était en dehors et éloigné de soi ", ainsi la conscience du Je, à présent soutenue lucidement par le penser, en présuppose (ontologiquement et phylogénétiquement) une autre soutenue de manière rêveuse par le sentir, et une autre encore avant soutenue de manière endormie par le vouloir.

Selon la science de l'esprit, la conscience du Je, moderne et diurne, régie (à partir de 1413) par l'âme de conscience, a été précédée, en effet (entre 747 av. J.-C. et 1413 ap. J.-C.), par un sentiment auroral du Je, régi par l'âme rationnelle ou affective, et (entre 3564 et 747 av. J.-C.) par une sensation nocturne du Je, régie par l'âme de sensibilité.

En tout cas, la réalité du Je est une chose, mais la réalité de la conscience du Je en est une autre.

En tant que Je, – affirme Steiner – “ chaque homme est une espèce en soi ” (2). Cela veut donc dire que le Je, tout en étant en soi “ individuel ”, est reconnu comme tel par l’âme de conscience, mais non par l’âme rationnelle ou affective, ni, d’autant moins, par l’âme de sensibilité.

Mais pourquoi l’âme de conscience le reconnaît-elle comme tel? Parce que le Je se reflète à présent dans l’inerte “ miroir ” physique (cortical), et non plus dans le vivant “ miroir ” éthérique, comme cela advenait au temps de l’âme rationnelle ou affective, ou dans l’animé “ miroir ” astral, comme cela advenait au temps de l’âme de sensibilité.

Grâce au corps physique, nous nous séparons et distinguons en effet (matériellement ou spatialement) du monde et des autres, tandis que grâce au corps éthérique, nous nous expérimentons comme insérés de manière vitaliste et panthéiste dans une vie unique (en tant que parties d’un “ Tout ” vivant) et en vertu de celui astral, nous nous expérimentons comme insérés de manière animiste et polythéiste dans un monde unique (en tant que parties d’une “ Tout ” animico-spirituel).

Schelling dit que “ le Je, en tant que pensé au-delà de la conscience, n’est pas encore, justement à cause de cela même, le Je individuel, étant donné qu’il ne se détermine précisément comme un Je individuel que dans son retour à soi; donc, le Je pensé au-delà de la conscience, ou du “ Je suis ” exprimé, est, pour tous les individus humains, identique et même ”.

Mais “ le Je pensé au-delà de la conscience ” est autant un Je “ pour tous les individus humains identique et même ” (ou bien un Je “ collectif ”, et non plus individuel) qu’il est ressenti (bien avant d’être “ pensé ”) par l’âme rationnelle ou affective (sur le plan du sentiment) et par l’âme de sensibilité (sur le plan de la sensation).

On pourrait dire aussi, si on voulait, que l’âme rationnelle ou affective et l’âme de sensibilité “ pensent ” ce que d’abord elles ressentent, tandis que l’âme de conscience “ ressent ” ce qu’elle pense d’abord.

Ce ne serait pas du tout exact, pourtant, parce que l’âme de conscience pense (intellectuellement) ce que d’abord elle perçoit au moyen des organes des sens physiques. C’est justement pour cela, en effet, que la conscience du Je (l’autoconscience représentative) est la première à avoir une réelle valeur “ scientifique ”.

Du reste, ce n’est pas un hasard si les sciences naturelles sont nées avec l’âme de conscience et avec ce qu’on a appelé la “ modernité ”. Steiner observe à ce sujet: “ C’est justement le mode de penser scientifique qu’il faut observer attentivement si l’on veut pénétrer la vraie réalité de l’évolution humaine du point de vue de la cinquième période de civilisation, celle de l’âme de conscience. La façon de penser scientifique a la caractéristique (...) de saisir la réalité seulement dans ses aspects morts, spectraux, de ne s’occuper que de choses privées de vie (...) Le penser scientifique moderne tend dans tous les domaines à passer de l’observation à l’expérimentation. Il y a une différence remarquable entre l’observation de la nature et la connaissance attestée par l’expérimentation (...) En observant la nature, l’homme reste reliée à elle, il s’y identifie, il vit la vie même de la nature ”; il n’est pourtant pas “ possible de vivre dans la nature et en même temps de connaître, dans le sens moderne de l’âme de conscience; il n’est pas possible de faire les deux choses, tout comme l’on ne saurait en même temps dormir et restés éveillés (...) Étant donné qu’il n’est pas possible d’arriver à l’âme de conscience sans être absolument éveillés, la science moderne tend indistinctement à se dégager de l’observation directe et à obtenir des résultats au moyen de l’expérimentation ” (3).

Affirmer – comme le fait Schelling – que le Je était d’abord “ en dehors ” de soi, et qu’ensuite il est revenu en soi, signifie donc affirmer que la conscience du Je était d’abord “ en dehors ” de la sphère céphalique neurosensorielle consciente, et donc “ à l’intérieur ” la subconsciente sphère médiane ou rythmique et, encore plus “ dans ” l’inconsciente sphère viscérale ou métabolique.

Comme on le voit, il est possible, en vertu de la science de l’esprit, de jeter

un pont entre les activités animiques du penser, du sentir et du vouloir et ces détroits organiques dans lesquels celles-ci (tout en s'étendant manifestement à l'organisme entier) ont – pour ainsi dire – leurs centres de rayonnement: il est possible, en somme, de jeter un pont entre la vie de l'âme et celle du corps. L'autoconscience " scientifique " moderne présente toutefois un double aspect: d'un côté, elle reconnaît au Je (proprement) un caractère individuel, mais de l'autre elle lui reconnaît aussi (improprement) un caractère sensible (corporel).

Dans le cours de sa première phase évolutive (scientifico-naturelle), l'âme consciente se procure (de haute lutte, ndt) une représentation du Je " claire et distincte " (cartésienne), en opérant par inadvertance une synthèse entre le concept du Je et sa perception ou autoperception sensible (en tant que corps). De cette façon pourtant, à la place de l'ancienne conscience du caractère spirituel, mais non-individuel du Je, survient une conscience du caractère individuel, mais non-spirituel du même.

Pour faire avancer l'évolution de l'autoconscience, l'homme devrait par conséquent retenir fermement le premier aspect de cette nouvelle prise de conscience, tout en surmontant en même temps le second.

Mais comment?

En commençant, par exemple, à observer tout ce qui suit.

La perception de moi-même – écrit Steiner – doit " être considérée comme distincte de la détermination pensante de moi-même (...) Ma perception de moi-même me clôt dans des limites déterminées; mon penser n'a rien à faire avec de telles limites. Dans cette acception, je suis un être double: je suis enclos dans un domaine, que je perçois comme celui de ma personnalité, mais je suis aussi porteur d'une activité qui détermine à partir d'une sphère plus élevée mon existence limitée " (4).

Cette activité, ou " élaboration active du monde conceptuel " (5), est l'activité du penser et donc, en dernière analyse, celle même du Je.

" Dans l'être du penser – observe encore Steiner – réside, en effet, le vrai " je ", mais pas la conscience du Je. Qui observe objectivement le penser de manière objective voit clairement cela. Le " je " doit être cherché dans le penser; la " conscience du je " surgit à cause du fait que dans la conscience générale s'impriment les traces de l'activité du penser. (La conscience du je naît donc par vertu de l'organisation corporelle. Que l'on ne croie cependant pas que la conscience du je, une fois surgie, continue à dépendre de l'organisme du corps. Après être née, elle est accueillie par le penser, dont elle partage alors désormais l'essence spirituelle) " (6).

Cela veut dire que la conscience du Je, qui a surgi " en vertu de l'organisation corporelle " en tant que représentation du Je, se prête à être, parce que justement " représentation " (et donc réalité extrasensible), à être ultérieurement et spirituellement développée.

Et de quelle façon?

En commençant par se rendre compte des rôles que le penser, le concept et le percept (le donné objectif de la perception) jouent dans la formation des représentations, au point d'enrichir ou d'intégrer la médiation statique et ordinaire (intellectuelle) du corps physique avec celle dynamique (imaginative) du corps éthérique.

Donc, tout comme avant l'avènement de l'âme consciente, et par conséquent de la morte mais claire représentation du Je, l'homme a " naturellement " joui du sentiment vivant, mais crépusculaire du Je et de l'encore plus vivante, mais obscure sensation du Je, ainsi, par sa propre initiative libre, il pourrait à présent jouir, en tant que premier pas en direction d'une autoconscience plus profonde et plus réelle, d'une imagination claire et vivante du Je: " claire " parce qu'expérimentée dans la pensée (à l'état de veille), " vivante " parce que basée sur la perception de la réalité éthérique, et non plus seulement de celle physique.

Au cas où l'on considère, cependant, que celle éthérique est la réalité même du penser (en tant que Verbe), on comprend bien, alors, non seulement comment la perception de la première coïncide avec celle du second, mais aussi comment la

claire et vivante imagination du Je coïncide avec la claire et vivante expérience du penser en tant qu'acte du Je ou en tant que Je en acte (7).

Nous espérons, à ce point, avoir réussi à donner au moins une idée de ce qui fait la différence entre la " science " de l'esprit et la " philosophie de l'esprit ".

Il s'avère clair, en substance, que les sciences de la nature, conformément à l'aptitude de l'âme consciente, perçoivent et pensent (dans l'ordre) la réalité sensible, tandis que les philosophies de l'esprit, conformément à l'aptitude de l'âme rationnelle ou affective, pensent, mais ne perçoivent pas la réalité suprasensible.

En quoi la science de l'esprit est-elle différente? Dans le fait que, conformément à l'aptitude d'une âme consciente plus évoluée, elle pense et perçoit (dans l'ordre) la réalité suprasensible (après avoir perçu et pensé – s'entend – celle sensible): mais une réalité suprasensible qui, par la force des choses, ne peut être donnée, initialement, que par la perception du penser lui-même (8).

Steiner affirme justement: " L'expérience du penser, justement comprise, est déjà une expérience spirituelle " (9).

Que juge par conséquent le lecteur, si ne s'expliquent pas mieux ainsi autant la nécessité de la Philosophie de la Liberté que celle des pratiques intérieures indiquées, en particulier, dans l'Initiation(10) et dans la troisième partie de la Science occulte en esquisse (11).

Source: <http://www.ospi.it>

Lucio Russo, Article du 29/03/05 – Section Études gnoséologiques.

Notes:

(1) F.W.J. Schelling: Leçons munichoises sur l'histoire de la philosophie moderne – Laterza, Rome-Bari 1996.

(2) R. Steiner: Théosophie – Antroposofica, Milan 1957, p.50.

(3) R. Steiner: L'étude des symptômes historiques [Symptômes dans l'histoire] – Antroposofica, Milan 1961, pp.60-61.

(4) R. Steiner: La Philosophie de la Liberté – Antroposofica, Milan 1966, p.75.

(5) Ibid. p.108.

(6) Ibid. p.115.

(7) Steiner écrit: " Ce n'est que dans l'activité pensante que le " Je " sait, jusqu'au sein de toutes les ramifications de cette activité, que son être est une seule chose avec l'élément actif " – Ibid. p.45.

(8) La perception du penser – explique à ce propos Steiner – " est une perception dans laquelle le même percevant [ou même " Perceval ", preuve du génie de la langue française, ndt] est actif, et c'est en même temps une autoactivité qui est perçue " – Ibid. p.217.

(9) Ibid. p.217.

(10) R. Steiner: L'initiation – Comment s'acquièrent des connaissances des mondes supérieurs? – Antroposofica, Milan 1971.

(11) R. Steiner: La science de l'occulte en esquisse (ou dans ses grandes lignes, ndt) – Antroposofica, Milan 1969.

#####  
#####€###□###v#...###r#<sup>1</sup>###n#Æ###k#Ō###ÿÿ####h#@###ÿÿ¶###e#  
L###ÿÿS###b#{###ÿÿ,,###\_#é###ÿÿ÷###\#H###ÿÿ#####@#H###

Q###x#â###ÿø###u#%###ÿÿ.###r#,,###ÿÿ□###o#½###ÿÿζ###l#Æ###ÿÿÍ###i#ð###ÿÿù###f#7#  
##ÿÿ>###c#J###ÿÿ#####J###N###x#Á###ÿÿË###u#\  
##ÿÿc  
##r#...###ÿÿŽ###o#À###ÿÿÈ###l#ð###ÿÿù###i#>

##ÿÿ

##f#<G&##e&##x#ñ'##ÿÿù'##u#o)##ÿÿr)##r#<sup>3</sup>)##ÿÿ¶)##o#æ,##ÿÿÿ,##1#d/##ÿÿu/##i#Â/##ÿÿô/##f#ã/##ÿÿ#0##c#Ä0##ÿÿ#####Ä0##Û0##x#ä1##ÿÿê1##u#è2##ÿÿ

3##r#

9##c#19##ÿÿ49##`#A9##ÿÿ~9##]#§9##ÿÿ#####§9##<sup>a</sup>9##x#.  
9##ÿÿó9##u#ø9##ÿÿû9##r#ü9##ÿÿ#:#o#  
:##ÿÿ

##ÿÿ!



==#ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=######ÇBÿ



==#ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=######ÇBÿ

f#\_C##n

==#ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=##ÿÿ#=######ÇBÿ

f#\_C##d